Document généré le 12 oct. 2024 06:16

**Lettres québécoises**
La revue de l'actualité littéraire

# Carole David, Serge Murphy, Jean-Marc La Frenière

Jacques Paquin

Numéro 139, automne 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/62425ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2010). Compte rendu de [Carole David, Serge Murphy, Jean-Marc La Frenière]. *Lettres québécoises*, (139), 44–45.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

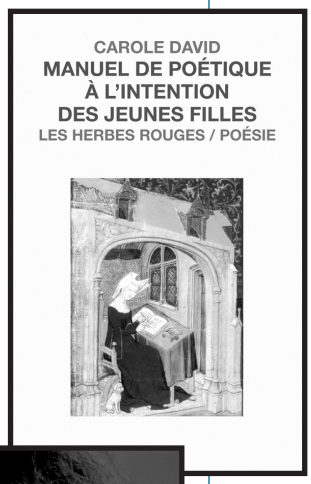
https://www.erudit.org/fr/

☆☆☆ 1/2

Carole David, *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010, 75 p., 14,95 $.

# « Le dragon de **soi** »

Le dernier titre de Carole David rappelle par sa formulation les manuels qui étaient à l'usage des jeunes filles et qui servaient à prémunir la génération des années soixante des dangers d'une sexualité trop précoce.




David retourne comme un gant les visées de ces petits ouvrages en invitant ses lectrices (mais aussi ses lecteurs) à admirer ses icônes. Oui, des icônes, c'est bien le mot qu'elle utilise pour coiffer le titre d'une des sections du recueil, tout comme « Les pieuses domestiques » ou « Trois jours de pèlerinage ». On ne doit donc pas s'étonner de ces résonances religieuses, car David a déjà publié des nouvelles qui racontent des *Histoires saintes* (Herbes rouges). Et elle affichait autrefois un nom qui dévoile son italianité : Carole Fioramore. Ce sont des icônes féminines qui ornent les frontons de chacun des poèmes, et la poète leur rend hommage à sa façon, ce qui est peut-être aussi une manière de se mesurer bien humblement à elles : sainte Lucie, Mary Shelley, Maria Goretti, Jean Seberg, Emily Dickinson. La liste serait trop longue à énumérer. Pour chacune, une forme de définition, de petites étiquettes, certaines très fantaisistes. Unica Zürn est « maîtresse des anagrammes », Louisa May Alcott, « déesse de la fiction domestique », Amelia Rosselli, « libellule et aphasique ». Pour chacune d'elles, la poète a prélevé de leur œuvre une petite citation. Puis vient le poème, qui peut se lire comme une forme de lecture, d'appropriation de l'univers de cette icône. Que le lecteur connaisse ou non les noms alignés au fil des pages n'a que peu d'importance, car il conviendra que ce qu'il lit, ce qu'il veut lire avant tout, c'est du David. Voici son Shelley :

CAROLE DAVID

*Dans sa cuisine, Mary a arraché des têtes,*
*recousu des ailes, rapiécé des membres,*
*des chaussettes en cuisinant le rosbif.*

*Elle a créé un monstre fracturé, objet menaçant*
*à la recherche d'une âme et d'un cercueil ;*
*il est apparu par une chaude journée d'été*

*devant le barbecue, les instruments à la main* [ . . . ] (p. 15)

*Les textes les plus étranges, mais, à mon avis, les plus réussis sont les « kitchen songs », petites narrations qui sortent de l'ordinaire* [ . . . ].

L'assemblage des objets familiers et du fantastique dans cette scène mi-bucolique mi-loufoque est bien de la palette de David, reconnaissable entre toutes. Sa poésie mélange le kitsch et le sublime. La poète maintient son lecteur dans l'entre-deux, comme dans la section « Études » où elle déstabilise sa classe d'étudiants en trafiquant un bout de vers de Paul-Marie Lapointe « Kimono de fleurs blanches » pour forger à son tour une « bouche truite rouge » (p. 51). Les poèmes sont souvent des leçons de poésie. Les textes les plus étranges, mais, à mon avis, les plus réussis sont les « kitchen songs », petites narrations qui sortent de l'ordinaire et qui décrivent en quelques touches un univers où l'incertitude, celle du locuteur surtout, se donne comme une règle de vie. « La commode, la coiffeuse, la cage, sont mes seuls repères dans cette histoire de la poésie », écrit-elle. « J'insiste sur ce qui est faux pour faire à ma tête. » (p. 66) Il faut lire aussi le magnifique poème qui ouvre le recueil, qui parle de la lecture publique :

*quand je suis assise, je pense, j'écris, je rature ; quand je me lève, je tremble, toussote, m'emballe*
*parce qu'entre ma voix écrite et ma voix réelle,*
*il y a le dragon de soi.*

La couverture est joliment illustrée d'une enluminure qui représente « Christine de Pisan écrivant dans sa chambre ». Bel autoportrait ressemblant de la poète en femme érudite du Moyen Âge, considérée aujourd'hui comme une féministe avant la lettre.

☆☆☆

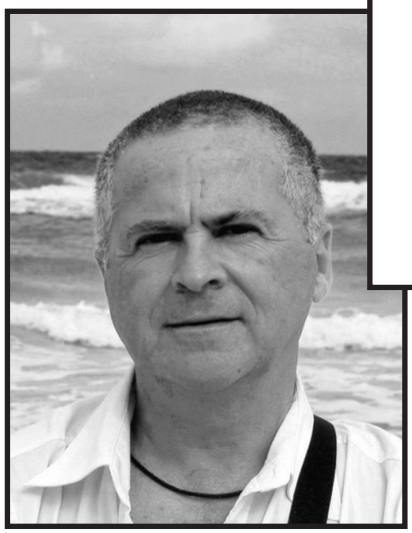
Serge Murphy, *La vie quotidienne est éternelle*, Montréal, l'Hexagone, 2010, 88 p., 16,95 $.

# La mesure du **menu** quotidien

S'il en est à son premier recueil, Serge Murphy n'est pas un inconnu pour autant, puisqu'il a obtenu le prestigieux prix Ozias-Leduc pour l'ensemble de son œuvre artistique.

On pourrait croire que l'intitulé du recueil est une réponse à la plainte lancée par Jules Laforgue : « Ah ! que la Vie quotidienne… » Et pour cause, car l'univers dont nous fait part Murphy est fait d'un inventaire de choses, de gestes qui associent le quotidien au banal. Rien de plus répétitif, de plus prévisible que le quotidien. Et le recueil se garde bien de le magnifier comme on a pu le voir dans certains recueils où l'espace privé du sujet dévoilait tout autre chose que le banal. Le parcours de Murphy prend une tout autre direction. Chez lui, c'est l'accumulation de petits faits, de gestes anodins, d'un fragment de vie qui finit par créer, peut-être inspiré en cela par ses installations composées d'objets hétéroclites. J'ai écrit « inventaire » : effectivement le poète a une lubie, il compte, tout et tout le temps. À Marseille, il donne le compte exact des mouettes qu'il aperçoit, il fait de même avec une rangée de voitures garées dans une rue de Montréal, il « arpente les secondes/l'une après l'autre » (p. 19). Il aime l'ordre, c'est

la mesure du quotidien, mais il se considère en contrepartie comme un « mol inventeur du désordre » (p. 31). On l'a déjà, avec raison, associé à la poésie de Gilles Cyr qui pratique lui aussi la saisie de petits moments, de déplacements sans but et sans motifs apparents, qui finissent par prendre sens dans un paysage toujours changeant, que le poète arpente avec minutie. Mais le pari est risqué, il ne faut pas que ça crée du sens, justement, et accepter que les choses en elles-mêmes ne valent pas (nécessairement) pour leur attrait : « Je montre/une vie/sans apprêt/livrée aux secondes » (p. 12).



SERGE MURPHY

L'émotion, l'épanchement sont exclus de ces poèmes sans titre qui composent une trame décousue, mais à la tonalité constante. N'ayant ni l'esprit du collectionneur ni celui de l'herboriste, le poète ne dit que ce qu'il trouve, sans maquiller la réalité. Si celle-ci le « happe » (p. 85), elle n'entraîne pas d'effet autre que du factuel. Le lecteur est laissé à sa liberté, on ne lui indiquera nul fil, nulle thématique, rien qui puisse dénaturer le simple fait de recueillir des bouts de quotidien. Les « choses vues » sont « choses à voir » (p. 62). Serge Murphy ne cherche pas la poésie, cette question n'a pas de sens pour lui, je pense, il saisit les objets de son entourage et les dispose sur le papier. Mais parfois, il s'offre le plaisir d'un petit bricolage :

*je creuse un trou*
*à la fourchette*
*plante la branche*
*dépose l'oiseau*
*son chant est le mien*
*dans la forêt souveraine* (p. 37)

Le regard de l'artiste n'est pas absent dans ce premier recueil où la peinture, le tracé sont présents, mais sans être auréolés d'aucune signification supérieure ; ils sont le produit d'un geste comme un autre. Seule exception, une concession peut-être, qu'on devine à la fin du recueil, où le poète affirme (ou reconnaît ?) que « tout se lie dans l'œuvre ultime » (p. 84). Je ne crois pas que Murphy adopterait la suite du vers de Laforgue : « Et, du plus vrai qu'on se souvienne — Comme on fut piètre et sans génie… » Et on lui donne parfaitement raison. Malgré une ou deux bavures, qui font tache dans un recueil aussi minimaliste (répétition de « escorte » et « apprêter »), *La vie quotidienne est éternelle* invite à une belle flânerie.

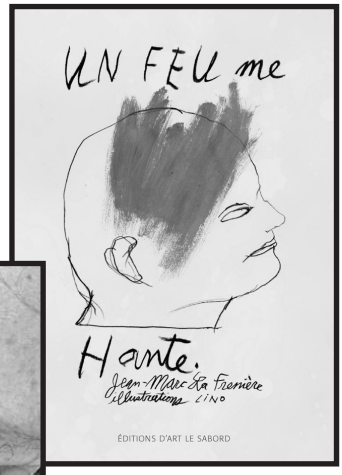
☆☆ 1/2

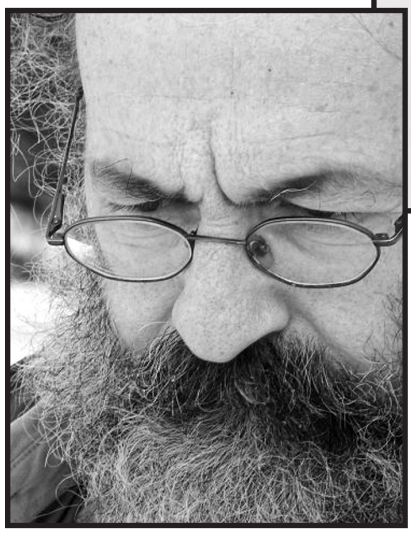
Jean-Marc La Frenière, *Un feu me hante*, illustrations de Lino, Trois-Rivières, Le Sabord, coll. « Excentriq », 2009, 96 p., 24,95 $.

# Entre le rêve et le **dépit**

Comme le suggère son recueil, *Un feu me hante*, Jean-Marc La Frenière a « [d]e l'émotion à revendre ». Et le moins qu'on puisse dire, c'est que le poète a du bagout.

La centaine de pages de prose, engoncée dans une typographie un peu rebutante, représente un défi de taille pour qui est habitué à une écriture plus aérée. Mais malgré cette masse textuelle, on peut aisément repérer des thèmes récurrents. D'abord, le poète aime bien parler de lui, il a un petit côté narcissique — mais quel poète ne l'est pas, me direz-vous —, qui révèle une personnalité quelque peu misanthrope. « Écrire est mon dernier refuge contre la perdition » (p. 23), lance celui qui dit « marcher toujours du côté des parias » (p. 59). Il a des lettres, ce poète, c'est un grand lecteur, mais ses propos rappellent aussi sa filiation avec ceux qu'on a appelés les poètes du pays. On croirait entendre l'agonique Miron et sa pauvreté anthropos à certains tournants de phrase, ou la complainte de Gérald Godin à qui La Frenière dédicace l'un de ses poèmes. L'échec du référendum de 1980 a laissé de brûlantes cicatrices : « J'habite un pays qui ne veut pas de lui et se refuse à naître. » (p. 80) Le recueil se partage entre deux registres. D'une part, une « écriture légère », naïve même, qui, aux yeux du locuteur, fait écran à la déroute générale. Bien qu'il en ait conscience, le poète se soucie peu de paraître mièvre à quelques occasions puisque, confie-t-il, « je n'ai jamais guéri d'avoir été enfant » (p. 68). On peut s'en moquer, mais puisque cette posture est assumée pleinement, on songe soudain à Prévert et alors on finit par emboîter le pas, on envoie au diable les clichés. D'autre part, cela ne lui suffit pas, au poète, le voilà qui se fait sentencieux, lui qui pourtant dit se tenir à distance des « vérités hautaines » (p. 101), le voilà maintenant accroupi comme un vieil enfant boudeur qui chantonne la rengaine du bon vieux temps, la nostalgie de la maison natale, son aversion pour la vie urbaine. Les illustrations de Lino valent le coup d'œil, de même que les segments de phrases peintes en rouge qui percent la monotonie de ces textes qui n'évitent pas toujours le ressassement. Le poète a beau ne pas parler seul quand il marche dans les rues, on peut s'interroger : est-il bien notre contemporain, celui qui s'entoure de « mille fantômes » et de « dieux déchus » (p. 124) ?



JEAN-MARC LA FRENIÈRE